

Recherches sociographiques



Marc-Adélarde TREMBLAY et Paul CHAREST, *Les changements socio-culturels à Saint-Augustin*

Lionel Vallée

Volume 12, numéro 1, 1971

Mass media

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/055529ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/055529ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vallée, L. (1971). Compte rendu de [Marc-Adélarde TREMBLAY et Paul CHAREST, *Les changements socio-culturels à Saint-Augustin*]. *Recherches sociographiques*, 12(1), 132–134. <https://doi.org/10.7202/055529ar>

Marc-Adélaïde TREMBLAY et Paul CHAREST, *Les changements socio-culturels à Saint-Augustin*, Québec, Les Presses de l'université Laval, 1969, 180 p.

Ce livre présente, dans une perspective diachronique, les résultats d'une étude de la communauté de Saint-Augustin, faite au cours de l'été 1965. Les données y sont présentées dans un style des plus conventionnels. Ainsi, après une introduction où les auteurs essaient de situer leur travail par rapport à un cadre théorique et méthodologique plus vaste, on a droit à des chapitres portant sur l'histoire du peuplement, le profil démographique, les mécanismes d'évolution et d'adaptation de la société canadienne-française, les techniques de subsistance et l'organisation économique, l'organisation sociale, ainsi que sur la vision du monde.

Les études sociologiques ou anthropologiques en milieu canadien-français sont suffisamment rares pour que nous prenions le temps de les considérer attentivement. Il n'y a pas tellement longtemps, ces deux disciplines ne pouvaient s'appuyer que sur les travaux d'Everett C. Hughes, d'Horace Miner ou de Léon Gérin, pour comprendre et expliquer les travaux plus récents des Garigue (dont les publications les plus pertinentes ne sont pas citées dans la bibliographie), Rioux, Falardeau et autres, peu de recherches sont en cours. Il importe donc de prêter attention à cette étude, et dans les paragraphes qui suivent, je me propose de considérer de façon critique chacune des grandes sections du livre.

Dans leur introduction, les auteurs consacrent une courte page pour situer leur travail dans le contexte des travaux ethnographiques au Canada français. Le titre: « L'Ethnographie du Canada français » dépasse de beaucoup la réalité du contenu qui nous est offert. Cette critique — soit l'emploi d'une terminologie trop ambitieuse voire même trop prétentieuse en regard de la réalité qu'elle sous-tend dans le texte — ne manquera pas de frapper l'attention du lecteur. Cette première section du livre nous offre d'ailleurs l'occasion de réfléchir sur l'emploi de deux autres concepts, soit celui d'isolat et celui d'adaptation écologique. Dans le premier cas, les auteurs identifient « isolement » géographique au concept d'isolat qui, dans le contexte des études anthropologiques récentes, a pris un sens bien particulier, soit celui d'une population à l'intérieur de laquelle la plupart (on n'est pas arrivé à déterminer un seuil de pourcentage, mais idéalement 100%) des mariages se font. Or une population isolée, si elle a des chances d'être un isolat, ne l'est pas forcément. Or la lecture du livre ne nous laisse certes pas l'impression que nous ayons affaire à un isolat.

Ajoutons en outre que ce concept perd de plus en plus de la valeur qu'on lui avait reconnue à mesure que l'on se rend compte de l'importance de l'apport génétique, même minimum, d'une population extérieure. En second lieu, les auteurs font grand état de l'adaptation écologique de la population étudiée. Le lecteur devra comprendre cette adaptation dans le sens que lui attribuent les écologistes « naturels » et non pas dans le sens anthropologique du terme. Dans les travaux anthropologiques récents l'adaptation écologique est conçue comme étant le résultat d'une synthèse de formes adaptatives spécifiques. L'adaptation devient ainsi créatrice de formes culturelles nouvelles et originales.

La dernière section de l'introduction est décevante par la minceur des réponses qu'elle apporte aux questions pourtant importantes qu'elle pose dans son premier paragraphe: « Qu'est-ce qu'une communauté? Quels en sont les critères de définition? Saint-Augustin forme-t-il une véritable communauté? Quel est l'intérêt des études communautaires? » La réponse à un tel programme nous est servie en quinze lignes.

Bien que l'idée centrale de la présente monographie semble avoir été de nous offrir une coupe diachronique d'une communauté de la Basse-Côte-Nord, il est regrettable que les auteurs aient choisi de présenter leurs données dans l'habillement de l'ancienne ethnographie, avec toutes les catégories traditionnelles telles que décrites plus haut. On aurait souhaité y retrouver une division du travail propre à faire ressortir les réalités locales d'organisation et de changement, et cela à une époque où les éléments les plus dynami-

ques de la profession s'écartent des catégories euro-américaines au profit des catégories locales. C'est ce qu'on a appelé la « nouvelle ethnographie ».

Le chapitre premier porte sur « l'histoire du peuplement », et est sans contredit très important. À partir d'un certain nombre de documents et de quelques monographies, en particulier celle de Junek: *Isolated Communities*, les auteurs tracent un tableau historique de la transformation de la Côte-Nord du Saint-Laurent. Le choix judicieux qu'ils ont fait des données leur permet de faire des observations succinctes et appropriées.

Le chapitre suivant qui porte sur le « profil socio-démographique » en plus de nous initier à l'image quantitative de la population de Saint-Augustin, et ceci à l'aide des catégories habituelles (âge, sexe, statut marital, occupation, scolarisation, affiliation religieuse), ne pose aucune nouvelle question, et offre peu de données susceptibles de stimuler la recherche en ce domaine. D'autre part, si l'on peut pardonner aux auteurs de parler de « planification de la fécondité » (p. 40), on comprend beaucoup moins bien l'utilisation dans un ouvrage qui se veut scientifique d'une terminologie « impressionniste » du type de « nous avons été frappés par la robustesse des villageois », « les faiblesses existant dans les groupes insulaires », « l'affaiblissement dû à des facteurs héréditaires », « la dégénérescence physique », « la mort hâtive de nombreux habitants » (p. 43), « plusieurs s'affaiblissent prématurément ou abrègent sensiblement leur vie par des efforts soutenus qui dépassent leur capacité », etc., terminologie que l'on retrouve malheureusement trop souvent tout au long du travail.

Le chapitre III qui porte sur les « techniques de subsistance et l'organisation économique » est à mon avis beaucoup plus intéressant même si on peut lui adresser quelques reproches. Ainsi il n'est pas du tout certain (p. 51), il est même faux de croire que l'isolement géographique est carrément générateur de stabilité et de conservatisme culturel, tout autant d'ailleurs que de soutenir la position inverse. Des études anthropologiques récentes, en Amérique du sud en particulier, ont démontré qu'en dépit de contacts et d'innovations, certaines populations sont demeurées largement imperméables aux changements venant de l'extérieur, ce qui ne manque pas, on en conviendra, de soulever des questions scientifiques fort intéressantes. D'autre part, il y a dans ce chapitre une accumulation de détails sur la culture matérielle qui demeureront sans aucun doute des témoins dans nos archives culturelles. On aurait aimé cependant que ces données soient exploitées de manière à mettre en évidence et à soulever un certain nombre de questions scientifiques, du type de l'adaptation écologique, dans le sens anthropologique du terme.

Le chapitre suivant nous réserve quelques surprises. Il nous est dit que « la famille prend son fondement dans le mariage d'un couple et se prolonge, par les liens de parenté, à la famille étendue, au clan et à la tribu » (p. 107). On est loin même de Murdock, lequel décrit le mariage comme un « ensemble de coutumes » qui préside à l'inauguration sociale de relations entre deux ou plusieurs personnes. On voit mal en quoi ces coutumes sont le « fondement » de la famille, surtout à la lumière des expériences contemporaines d'associations familiales de groupes qui remettent en cause beaucoup de notions figées par Murdock en 1949. Dans ce même ordre d'idées, le lecteur se pose des questions sur le sens donné à « fondements du mariage » dans les pages 109 à 112, sur celui de « lignée » de même que sur la nature encore une fois « impressionniste » de toute la section consacrée aux « relations intrafamiliales ». Par contre, les observations dégagées par l'analyse de l'organisation communautaire font pénétrer de plein pieds dans le réseau, malgré tout complexe, de la structure du pouvoir.

Le dernier chapitre s'emploie à dégager ce que l'on est convenu d'appeler la « vision du monde ». Mais cette catégorie, dans l'esprit du présent analyste, ressemble d'avantage à une concession scientifique(?) paternaliste de l'anthropologue à ce que le *native* perçoit comme étant son univers; on remarquera d'ailleurs que ce thème est toujours abordé en dernier chapitre. D'ailleurs, depuis les travaux, importants à l'époque, des Redfield, Kluckhohn, Kardiner et autres, cette notion tourne en rond et ils sont de jours en jours plus

nombreux ceux qui ne voient aucune valeur « heuristique », c'est-à-dire explicative, au concept.

Pour résumer, on peut dire qu'il s'agit ici d'un travail monographique, ethnographique, dans le sens traditionnel du terme, forme de plus en plus abandonnée à la faveur de travaux plus dynamiques qui mettent en cause toutes les catégories pré-établies. Inégal, ce travail trouve son point fort dans l'accumulation particulièrement intéressante de données historiques, de même que celles relatives à la culture matérielle. Il incite à la réserve quant à son caractère dynamique, c'est-à-dire quant à l'originalité de l'analyse ou encore quant aux questions scientifiques qu'il soulève.

Lionel VALLÉE

*Département d'anthropologie,
Université de Montréal.*

Ezzat Abdel FATTAH, Cécile GAUDREAU-TOUTANT et Roch TREMBLAY, *L'alcool chez les jeunes québécois*, Québec, Les Presses de l'université Laval, 1970, 102 p.

Malgré l'accroissement considérable de l'usage des drogues, principalement de la marijuana, chez les jeunes, et malgré le fait qu'on associe souvent à ce nouveau phénomène une signification de contestation de l'alcool, la drogue-symbole de l'« *establishment* culturel » de notre société, l'alcool semble loin d'être en perte de faveur auprès de notre jeunesse québécoise.

C'est pourquoi une recherche sur la consommation de l'alcool chez les jeunes québécois est sûrement encore d'actualité. Cependant, le lecteur qui cherchera dans l'ouvrage de Fattah et ses collaborateurs une étude exhaustive de ce phénomène demeurera sur son appétit, puisque, comme on le dit dans le texte de présentation, cette étude « ne vise pas à étendre ses conclusions à tous les jeunes du Québec, ni même à tous ceux de la région métropolitaine, mais bien, plutôt, à servir d'indicateur et à ouvrir ainsi la voie à des recherches ultérieures plus exhaustives ».

La « position du problème », qui occupe un bon tiers du texte, est en quelque sorte une revue de la littérature sociologique dans le domaine de la consommation de l'alcool. Les auteurs y exposent la nécessité de l'approche sociologique, qui doit s'arrêter en particulier à l'étude des modèles de consommation, dont il importe d'élaborer une typologie, à l'étude des motivations à l'origine de ce phénomène et des attitudes sociales comme facteurs importants dans l'étiologie de l'alcoolisme.

L'étude proprement dite porte sur un échantillon de trois cent treize étudiants de trois écoles de métiers de la région de Montréal. L'analyse se limite à deux aspects du phénomène de la consommation d'alcool dans ce groupe, soit la première consommation et la consommation actuelle.

Certaines parties de l'étude, surtout celles qui se rapportent à la première consommation, doivent être prises avec réserve : surtout quand on tente d'analyser les raisons invoquées pour justifier la première consommation d'alcool. Cependant, il faut ici rendre justice aux auteurs qui font une critique de leur propre interprétation, en se demandant si les motifs invoqués pour cette première consommation ne réfèrent pas plutôt à la situation actuelle et en fonction de la personnalité des informateurs au moment du questionnaire ou en fonction de certains critères objectifs.

En somme, *L'alcool chez les jeunes québécois* est plus un exercice méthodologique, préalable à ce que les auteurs appellent une sociologie de l'alcool, qu'une vérification des hypothèses énoncées dans la description de l'expérience. Il demeure cependant que tous